

## Les métaphores de l'eau dans l'œuvre poétique de Joachim du Bellay

Abrougui, Olfa

Université de Tunis, [abrouguiolfa@gmail.com](mailto:abrouguiolfa@gmail.com)

---

### Resumen

*En Les Antiquités de Rome, Le Songe y Les Regrets de Du Bellay, conocidos como « recueils romains » –ya que fueron compuestos, en gran parte, durante la estancia del poeta francés en Roma–, abundan las metáforas acuáticas y náuticas que, en el relato de su viaje a Roma, hacen referencia a los riesgos asumidos. Dichas metáforas permiten al poeta instaurar un lenguaje «esotérico» que el lector debe descifrar para captar los cambios experimentados por la ciudad romana. Du Bellay utiliza el elemento acuático como prisma ficticio para representar la historia de la Ciudad en la que alternan el encumbramiento y el declive. El agua refleja, a través de sus fluctuaciones, dicha inconstancia. El poeta se sirve igualmente de esta imagen para mostrar su travesía existencial : el motivo de la navegación, en este sentido, dice mucho acerca de su aventura personal, una aventura arriesgada, de resultado incierto. Du Bellay se enfrenta a una nueva experiencia : la del exilio y del errante. Las aguas del mar, erotizadas, mecen y encantan al viajero hasta el punto de desviarlo de su camino, causando su pérdida. Las tentaciones provocadas por la seducción del mundo material, incluida la cortesana, siguen siendo un arquetipo. En cualquier caso, las metáforas acuáticas cristalizan los pensamientos de Du Bellay sobre la Ciudad y sobre sí mismo. Sus interrogantes acerca de su destino son inherentes al mundo y al inexorable transcurso del tiempo que arrasa a su paso su paso ciudades y hombres.*

**Palabras clave :** Du Bellay ; Roma ; viajes ; metáforas acuáticas.

---

### Résumé

*Les Antiquités de Rome, Le Songe ou encore Les Regrets de Du Bellay, connus par le nom de « recueils romains » –car composés en grande partie lors du séjour du poète français à Rome–, regorgent de métaphores aquatiques et nautiques, qui tout en relatant son voyage romain et en suggérant ses risques, lui permettent d'instaurer un langage ésotérique que le lecteur est appelé à déchiffrer afin de saisir les mutations de la cité romaine. Du Bellay recourt à l'élément aquatique en tant que prisme fictif pour représenter l'histoire de la Cité alternant entre grandeur et décadence. Par ses fluctuations, l'eau retrace en effet son inconstance. Mais le poète s'en sert aussi pour mimer sa traversée existentielle : le motif de la navigation dans ce sens en dit long sur son aventure personnelle, aventure hasardeuse car son issue est incertaine. Du Bellay est aux prises avec une expérience nouvelle, celle de l'exil et de l'errance. Qui plus est, érotisées, les eaux de la mer bercent et charment le voyageur, au point de le dérouter, en causant sa perte. Aussi disent-elles les tentations des attraits du monde matériel dont la courtisane demeure un archétype. Quoi qu'il en soit, les métaphores aquatiques cristallisent les réflexions de Du Bellay sur la Cité et sur lui-même. Ses interrogations sur sa destinée sont inhérentes au monde et à l'inexorable écoulement du temps qui emporte sur son passage les cités et les hommes.*

**Mots-clés :** Du Bellay ; Rome ; voyage ; métaphores aquatiques.

---

### Abstract

*Known as « recueils romains » because they were composed mainly while the French poet was on duty in Rome, Les Antiquités de Rome, Le Songe and Les Regrets by Du Bellay are brimming with aquatic and nautical metaphors which, while depicting his journey and suggesting its dangers, allow the poet to build up an esoteric language which readers are invited to decode in order to grasp the changes of the city. The aquatic element is used by Du Bellay as a narrative prism to embody the history of Rome from Rise to Fall. The fluctuation of water stands for the City's inconstancy. But the poet also pictures thereby his own*

*existential journey : a risky adventure the ending of which remains unpredictable. Du Bellay will have to grapple with exile and roaming. Moreover, under erotic figures, the sea waters lull and charm the traveler, misleading him into disaster. They describe worldly temptations as well, of which the courtesan is an eternal archetype. Aquatic metaphors however crystallize Du Bellay's thoughts about Rome and about himself. His questioning of his own destiny meets the one about the world and the inexorable flow of time, carrying away both men and cities.*

**Keywords :** Du Bellay ; Rome ; trip ; aquatic metaphors.

---

## Introduction

Au commencement fut l'eau, au commencement fut Rome. Voilà deux *topoi* qui s'associent, s'imbriquent et interagissent dans l'œuvre poétique de Joachim du Bellay, retraçant le passage du poète par la Ville<sup>1</sup>. Cette expérience du monde et de l'être est dévoilée dans une série de métaphores aquatiques fort symboliques. D'ailleurs, quoi de plus originel que l'eau pour dire les mutations de la Cité ? Quoi de plus fluctuant pour restituer son inconstance ? Mieux encore, quoi de plus versatile pour traduire l'errance de l'être ?

Les sens générés par l'imaginaire de l'eau sont multiples ; ils se déploient dans des métaphores amplement suggestives, qui, loin de se réduire à des fonctions illustratives et ornementales, s'inscrivent en tant qu'instrument cognitif, à valeur didactique car elles fourmillent d'enseignements. Convoquant la mémoire mythologique et archaïque, elles traitent cependant de l'histoire réelle de la Cité.

Du Bellay donne libre cours à son imagination figurative ; il décline l'élément aquatique sous plusieurs formes et dans des métaphores animées, polymorphes, littéralement « vives » –pour emprunter le terme de Paul Ricœur–. L'eau paraît tantôt abondante dans sa douceur et sa limpidité, comme celle de la Fontaine du *Songe*, ramenant le poète vers l'âge d'or de la Ville, tantôt violente et pernicieuse, comme les flots qui ballotent le voyageur ou encore impure, comme l'onde jaunâtre du Tibre.

Disons d'emblée que les métaphores donnent forme aux réflexions bellayennes sur le monde certes, mais aussi sur soi ; c'est pourquoi elles conjuguent introversion et extraversion. Projeté dans une expérience nouvelle, le poète s'interroge sur lui-même. Or ses interrogations ne sont pas à dissocier du monde qui l'entoure, du temps qui coule et qui balaye sur son passage les cités et les hommes. L'objectif de la présente étude est d'examiner l'interaction des images métaphoriques de l'eau dans son œuvre poétique.

### 1. L'eau pour dire le monde

Comme l'explique Gaston Bachelard, l'eau est des quatre éléments celui qui se prête le plus aux rêves. Elle invite au *songe*. C'est d'ailleurs le titre d'un petit recueil de Du Bellay composé de quinze sonnets : sortes de visions relatant l'histoire de la Cité qui alterne entre grandeur et chute. L'eau y est remarquablement présente et contribue à la structuration de l'imaginaire onirique du destin romain. Elle instaure un langage ésotérique que le lecteur est appelé à déchiffrer afin de saisir les bouleversements de l'histoire romaine.

Le sonnet XII du *Songe* dépeint une atmosphère placée sous le signe du merveilleux : autour d'une fontaine s'établit un décor digne d'un *locus amoenus*, où l'art côtoie la nature avec une parfaite harmonie. Sous l'effet du soleil, l'eau de la fontaine prend une teinte dorée. Elle est d'ailleurs assimilée au Pactole, une petite rivière de Lydie, en Asie Mineure, connue pour les paillettes de métal précieux qu'elle roulait et pour son pouvoir magique de tout changer en or. Douce et limpide, l'eau jaillit, répandant dans ces lieux beauté, pureté et fraîcheur. Qui plus est, des nymphes se délassent gracieusement autour de la fontaine. Pourvu de tous les « plaisirs de l'œil », le décor exalte un sensualisme primitif et invite à la plus grande des délectations. Or, ce moment de ravissement est aussitôt troublé par l'irruption effrayante des

---

<sup>1</sup> Fin avril 1553, Du Bellay part à Rome, comme secrétaire de son oncle le cardinal Jean Du Bellay. Ce dernier quitte son Château de Saint-Maur avec le poète en passant par Fontainebleau, Montargis, Nevers, Lyon, Genève. Du Bellay arrive à Rome en juin. C'est au Palais Farnèse qu'il s'installe, avant de s'établir au palais Borgo San Pietro. Sur le chemin du retour, il commence d'abord par traverser la mer d'Ostie à Civitavecchia, avant de passer par Urbin, Venise, les Grisons, Genève et Lyon. Son séjour dans la Cité a duré quatre ans. Il en témoigne dans une série de recueils comme *Les Antiquités de Rome*, *Le Songe* ou encore *Les Regrets* que nous aurons pour corpus.

barbares dont les « vilains pieds » souillent l'eau limpide de la fontaine, terrifiant ainsi les nymphes et les poussant à fuir. La fontaine préside ici à un discours, retraçant de manière allégorique un épisode historique précis : le sac de Rome de 1527 par les troupes de Charles Quint, vécu par la capitale de la chrétienté comme la plus grande humiliation de son histoire. Véritable désastre, on massacre la population, on saccage ses palais et églises, on pille et revend ses orfèvreries et œuvres d'art, etc. :

Je vy sourdre d'un roc une vive Fontaine,  
Claire comme crystal aux rayons du soleil,  
Et jaunissant au fond d'un sablon tout pareil  
A celui que Pactol' roule parmy la plaine.

Là sembloit que nature et l'art eussent pris peine  
D'assembler en un lieu tous les plaisirs de l'œil :  
Et là s'oyoit un bruit incitant au sommeil,  
De cent accords plus doux que ceux d'une Sirene.

Les sieges et relaiz luisoient d'ivoire blanc,  
Et cent Nymphes autour se tenoient flanc à flanc.  
Quand des monts plus prochains de Faunes une suyte

En effroyables criz sur le lieu s'assembla.  
Qui de ses vilains piedz la belle onde troubla,  
Mist les sieges par terre, et les Nymphes en fuyte. (S. XII).

L'eau de cette fontaine si naturelle, si originelle, pourrait être aussi appréhendée comme un symbole de la pureté primitive, désormais tachée et salie par la corruption ambiante de l'époque ; dans le décor qui l'accompagne, elle est la métaphore d'un temps révolu, celui d'un âge d'or, quand, regorgeant de forces créatives et d'énergies vitales, la Cité culminait au sommet de sa gloire.

Cet âge d'or semble perdu sans retour, à regarder l'eau du Tibre, dont l'écoulement remet en question la valeur « éternelle » de la Ville et contrebalance le principe de sa pérennité mythique. Du Bellay « déteste ce vieil Faucheur » (R. CVII) qu'est le Temps. Rien ne dure éternellement, rien ne demeure, tout fluctue, tout passe : « le Tybre aux flots tortuz ondoye », écrit-il au sonnet XXXVI des *Regrets*. L'adjectif « tortus » suggère justement que l'histoire avance à l'aventure. De plus, cette eau est maculée ; son impureté stigmatise la corruption sévissant au Palais du Vatican ainsi que dans les ruelles mal famées de la Cité, marquées par la prolifération de la prostitution. L'eau dont la couleur tire sur le jaune exclut du Tibre toute vertu nourricière et vitale et suggère, comme par un écho visuel et symbolique, l'image d'une ville malade : [...] Le Tybre tortu de jaune se colore (R. CLXXXV).

Mais l'eau peut devenir violente quand elle se transforme en un déluge vindicatif, qui s'abat impétueusement sur la Cité comme pour la châtier de ses vices. Dans le sonnet XIII du *Songe*, un beau navire apparaît au poète, richement orné quand une tempête se lève et fait déferler furieusement les vagues. D'abord, le navire s'abîme, puis ressurgit à la surface de l'eau, mais sans le contenu somptueux d'antan : « le beau trésor et les nochers ». Le riche navire symbolise la Rome pontificale et son goût démesuré pour les fastes. La luxure étant un péché capital qui suscite la colère divine, d'où la pluie diluvienne<sup>2</sup> et purificatrice. Connue pour sa faculté de dissiper la forme et de dissoudre la substance de toute chose, l'eau dépouille la Cité de ses symboles mythiques : ses objets de gloire mais aussi ses hommes illustres, ce qui fait dire à Michel Deguy qu'elle est le vecteur d'« une dé-symbolisation du symbole romain » (1989 : 73).

<sup>2</sup> Sur ce point, voir le sonnet XCIX des *Regrets*.

Je vy sous l'eau perdre le beau thresor,  
La belle Nef, et les Nochers encor,  
Puis vy la Nef se ressourdre sur l'onde. (S. XIII).

Cette « morale de l'eau », comme dirait Gaston Bachelard, on la retrouve également dans le sonnet XXI des *Antiquités* quand, ayant failli à sa vertu, la « brave cité » fait naufrage :

Celle que Pyrrhe et le Mars de Libye  
N'ont sceu donter, celle brave cité  
Qui d'un courage au mal exercité  
Soustint le choc de la commune envie,

Tant que sa nef par tant d'ondes ravie  
Eut contre soy tout le monde incité,  
On n'a point veu le roc d'adversité  
Rompre sa course heureusement suivie :

Mais defaillant l'object de sa vertu,  
Son pouvoir s'est de luymesme abbatu,  
Comme celuy, que le cruel orage

A longuement gardé de faire abbord,  
Si trop grand vent le chasse sur le port,  
Dessus le port se void faire naufrage.

Le fil conducteur des métaphores aquatiques est l'éternelle inconstance de toute chose. L'onde dans le sonnet XX des *Antiquités* traduit à bien des égards cette idée. Synecdoque aquatique, elle retrace par son mouvement d'ascension puis de chute l'histoire romaine. La Cité a toujours oscillé entre deux phases : gloire et déclin. De même, férés d'élévation, les Romains sont réputés pour leur goût inlassable pour les extrêmes : leur ambition ne connaît pas de limites, tout comme leur orgueil, ce péché capital qui provoque à son tour la punition divine et qui déclenche la chute de toute civilisation, si grandiose et si solide soit-elle, dès lors qu'elle s'est laissé aveugler par l'*hybris*. Par son effondrement final, l'onde tourne en dérision et de façon imagée la souveraineté de la Cité : sa domination du monde, tout en laissant transparaître son caractère irréversible<sup>3</sup> :

Non autrement qu'on void la pluvieuse nïe  
Des vapeurs de la terre en l'air se soulever,  
Puis se courbant en arc, à fin de s'abrever,  
Se plonger dans le sein de Thetis la chenuë

Et montant derechef d'où elle estoit venue,  
Sous un grand ventre obscur tout le monde couvrir,  
Tant que finalement on la void se crever  
Or' en pluie, or' en neige, or' en gresle menue :  
[ ]  
Ceste ville qui fut l'ouvrage d'un pasteur  
S'élevant peu à peu, creut en telle hauteur,  
Que Royne elle se vid de la terre et de l'onde :

<sup>3</sup> À ce propos, voir aussi le sonnet XVI des *Antiquités*.

Tant que ne pouvant plus si grand faix soustenir,  
 Son pouvoir dissipé s'écarta par le monde,  
 Monstrant que tout en rien doit un jour devenir. (A. XX).

## 2. De l'érotisation de l'eau

L'eau est primordialement féminine ; c'est le substrat sémantique autour duquel gravitent les métaphores : l'eau est *mer* et par extension homophonique, *mère*<sup>4</sup>. Du Bellay établit systématiquement des associations entre la Ville et la femme. La mer érotisée réunit de façon métonymique et métaphorique ces deux instances. L'entrée dans la Ville est reprise sur le plan symbolique par l'immersion du poète dans la mer « romaine », cette *mater magna*, originelle, s'avérant pourtant funeste, car imprévisible et mortelle. Captivante et dangereuse, elle séduit le voyageur étranger et le repousse ; elle le fascine<sup>5</sup>, l'intrigue, l'invite à la découvrir. Elle est tentation. De nature trompeuse, elle dissimule, au-delà de sa limpidité apparente, de nombreux appas. Cette idée s'exprime clairement à travers l'évocation du chant trompeur des sirènes dans le sonnet XXVI des *Regrets* où Du Bellay s'adresse à Ronsard :

Donques je t'advertis, que ceste mer Romaine,  
 De dangereux escueils et de bancs toute pleine,  
 Cache mille perils, et qu'icy bien souvent

Trompé du chant pippeur des monstres de Sicile  
 Pour Carybde éviter tu tomberas en Scylle,  
 Si tu ne sçais nager d'une voile à tout vent.

Comment ne pas voir ici le charme incantatoire des courtisanes romaines ? Comment ne pas y saisir le risque qu'encourt le visiteur étranger, en mordant à leur hameçon, quand on pense aux maladies vénériennes<sup>6</sup> très répandues à l'époque en Italie ?

La mer recèle maintes créatures maléfiques ; rappelons que c'est de ses eaux que surgit la Bête de l'Apocalypse, c'est de ses eaux que surgissent à Ulysse ou encore à Énée, Charybde et Scylla. Du Bellay recourt à cet imaginaire mythologique et tératologique pour évoquer les courtisanes italiennes qui, de Venise à Rome, en passant par Florence, semblent avoir un seul et même but : distraire les hommes et les dérouter, en mettant en jeu leur vie. L'*Eros* est inextricablement lié au *thanatos* et le plaisir sexuel, d'après la tradition misogynne de l'époque, est redouté car mortel. L'eau profonde et engloutissante de la mer coïncide avec l'image d'une sexualité féminine « dévoratrice et insatiable » (Closson, 2000 : 341) et serait en définitive –pour emprunter l'expression de Gaston Bachelard– « le cosmos de la mort » (1942 : 123).

Ainsi, la lutte contre le chant des sirènes, en somme contre les monstres marins est une lutte de tous les instants contre les tentations de la chair, lutte qui révèle à juste titre la vulnérabilité du poète aux prises avec les attraits du monde matériel et dont la femme italienne demeure l'archétype. La mer cristallise de surcroît son engouffrement dans les tentations auxquelles il admet avoir succombé ; son naufrage est une descente aux enfers aliénants de la chair. Aussi se confie-t-il à la sœur du roi :

Dans l'enfer de son corps mon esprit attaché  
 (Et cet enfer, Madame, a esté mon absence)  
 Quatre ans et d'avantage a fait la penitence  
 De tous les vieux forfaits dont il fut entaché. (R. CLXXIV).

<sup>4</sup> « C'est une mère un peu violente, mais enfin, c'est une mère », écrira plus tard Jules Michelet (1983 : 54).

<sup>5</sup> Car c'est connu, « ce sont les eaux profondes qui ensorcellent et non les claires et les courantes », Gaston Bachelard (1942 : 96).

<sup>6</sup> « Heureux [...] qui a peu sans peler vivre trois ans à Rome ! » (R. XCIV).

La traversée de la mer romaine est une rude épreuve qui affecte à son tour son Verbe. Pour arriver à bon port<sup>7</sup>, rentrer indemne de son périple italien, Du Bellay doit impérativement triompher de la matière. De la même façon, pour prendre son envol, sa poésie doit se détacher de la dynamique érotique<sup>8</sup>, consubstantielle aux courtisanes italiennes dont le charme se révèle à plus d'un égard périlleux :

Mais que feray-je à fin d'échapper d'elles ?  
Leur chant flatteur a trompé mes esprits,  
Et les appaz aux quels elles m'ont pris,  
D'un doux lien ont englué mes aëles. (R. À Monsieur d'Avanson).

### 3. La traversée de l'eau comme une traversée existentielle

Depuis l'*Odyssée*, la mer est associée aux motifs classiques du voyage. S'inscrivant dans la lignée de l'œuvre homérique, l'œuvre poétique bellayenne regorge de métaphores nautiques, qui relatent le voyage de Du Bellay à Rome. Engageant l'avenir du poète, la traversée de la mer est hasardeuse, car elle comporte tous les risques. Qui plus est, les flots violents contre lesquels le poète se débat, symbolisent, d'une part, son effroi devant la prolifération des vices dans la Cité et, d'autre part, sa peur de faillir à sa mission. Dans tous les cas, l'image principale qui se dégage de ces métaphores est celle d'un être désorienté :

Ce n'est pas de mon gré (Carle) que ma navire  
Erre en la mer Tyrrhene : un vent impetueux  
La chasse maulgré moy par ces flots tortueux,  
Ne voiant plus le pol, qui sa faveur t'inspire.

Je ne voy que rochers, et si rien se peult dire  
Pire que des rochers le hurt audacieux :  
Et le phare jadis favorable à mes yeux  
De mon cours égaré sa lanterne retire.

Mais si je puis un jour me sauver des dangers  
Que je fuy vagabond par ces flots estrangers,  
Et voir de l'Ocean les campagnes humides,

J'arrestera ma nef au rivage Gaulois,  
Consacrant ma despouille au Neptune François,  
A Glauque, à Melicerte, et aux sœurs Nereïdes. (R. CXXVIII).

Le poète est propulsé dans une temporalité de l'errance. « Vagabond par [les] flots étrangers », cherchant le port, il est condamné à errer dans une cité chaotique où il ne se reconnaît plus. La mer revêt un caractère biblique, sous-tendant l'image originelle d'une ville de la perdition et de l'aveuglement. S'il s'engage de toutes ses forces contre vents et marées, il admet toutefois l'inutilité de ses efforts. En témoigne l'image de la nef percée à la fin du sonnet suivant :

Comme le marinier que le cruel orage  
A long temps agité dessus la haulte mer,  
Aiant finalement à force de ramer  
Garanty son vaisseau du danger du naufrage,

<sup>7</sup> Comme le dirait Jean Dorat « ceux qui dépassent les écueils des Sirènes sont les sages qui, à l'instar d'Ulysse, aspirent à gagner leur patrie, c'est-à-dire le bonheur véritable », Philippe Ford (2001 : 335).

<sup>8</sup> *Les Regrets*, XCI.

Regarde sur le port sans plus craindre la rage  
Des vagues ny des vents, les ondes escumer :  
Et quelqu' autre bien loing au danger d'abysmer  
En vain tendre les mains vers le front du rivage :

Ainsi (mon cher Morel) sur le port arrêté  
Tu regardes la mer, et vois en seureté  
De mille tourbillons son onde renversee :

Tu la vois jusqu'au ciel s'eslever bien souvent,  
Et vois ton Dubellay à la mercy du vent  
Assis au gouvernail dans une nef percee. (R. XXXIV).

L'immersion dans la mer romaine met fin aux temps de la sérénité et de l'insouciance d'autrefois et marque son entrée dans une ère de tourments. Le « cruel orage », ébranlant et malmenant le poète, est une représentation de ses enfers intérieurs qui le rongent dès lors qu'il prend conscience de la vanité de son séjour, dès lors qu'il commence à le regretter. Comme dans un écho visuel, les eaux agitées reflètent l'image d'un poète en conflit permanent avec son Moi profond, tant il est vrai qu'il s'aperçoit de l'échec de ses projets. De sa traversée romaine, il aura finalement rapporté des « harengs au lieu de lingots d'or » (R. XXXII). Lieu de la désillusion, la mer noie ses rêves et ses attentes. Elle est irrémédiablement associée à la hantise de l'échec<sup>9</sup> :

Je cognois que je seme au rivage infertile,  
Que je veux cribler l'eau, et que je bas le vent,  
Et que je suis (Vineus) serviteur inutile. (R. XLVI).

La violence des flots « étrangers » laisse miroiter « l'inquiétante étrangeté de l'autre ». Elle cristallise ainsi son rapport conflictuel avec la Cité, cette expérience nouvelle, au cours de laquelle, il se trouve confronté à l'altérité. Celle-ci accentue son sentiment d'étrangéité, quand à Rome, il délaisse sa langue maternelle<sup>10</sup> pour parler la langue<sup>11</sup> de l'autre, langue honnie car associée à ses vices. Le poète craint dès lors de trahir ses origines et de ne plus coïncider avec ce qu'il était<sup>12</sup> :

Le François corrompu par le vice estranger  
Sa langue est son habit n'eust appris à changer,  
Il n'eust changé ses mœurs en une autre nature. (R. XCV).

Pris d'un vertige identitaire, le poète connaît un moment de flottement et de dispersion<sup>13</sup>. La mer « importune » (R. LI) l'épuise et l'exaspère. « Je vieillis peu à peu sur l'onde Ausonienne », écrit-il au sonnet XXXV des *Regrets* ; lieu de la désagrégation et de la régression, cette eau le dépossède de sa jeunesse, de ses espoirs et surtout de ses origines :

<sup>9</sup> Dans le sonnet XLIX, le poète évoque la disgrâce de son cardinal Jean Du Bellay. Après l'expédition de François de Guise en Italie (1557) et la chute de Saint-Quentin (27 août 1557), Henri II rappelle François de Guise, ce qui entraîne un changement de politique pontificale. Paul IV et son neveu changent de camp et n'hésitent pas d'ailleurs à afficher leur mépris à l'égard du cardinal. La politique française n'est plus influente à Rome et Henri II impute au cardinal cet échec. Sur ce point, voir Daniel Aris et Françoise Joukovsky (1993 : 310).

<sup>10</sup> À ce propos, voir les sonnets X et XXI des *Regrets*.

<sup>11</sup> Voir *Les Regrets*, XVIII.

<sup>12</sup> Du Bellay se trouve dans l'impossibilité « d'habiter complètement son nom propre ou sa propre identité, de coïncider avec soi-même, [...] avec son passé personnel, familial ou collectif ». Les propos sont de Régine Robin (1993 : 9).

<sup>13</sup> « L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute », Gaston Bachelard (1942 : 13).

Si je retourne en France, ô mer Idalienne !  
Comme je vins icy, sans tomber au danger  
De voir ma vieille peau en autre peau changer,  
Et ma barbe Française en barbe Italienne. (R. XCIII).

Au final, cette mer ne dit pas uniquement la distance géographique qui le sépare du sol natal, mais signale une autre distance, plus profonde et plus tragique, celle de l'éloignement de soi. Le poète éprouve en effet le sentiment de n'être plus identique à lui-même, d'où sa dépersonnalisation. Dans le sonnet XXI des *Regrets*, il se confie à un ami :

Ton Dubellay n'est plus, ce n'est plus qu'une souche  
Qui dessus un ruisseau d'un doz courbé se couche,  
Et n'a plus rien de vif, qu'un petit de verdure.

Sa sensation de « ne plus être » découle également de son sentiment d'anonymat à Rome. N'y étant pas connu –comme il l'était autrefois en France– car privé de la Cour du Roi, il ne cessera, tout au long de son séjour, de se sentir inutile et oublié par les siens. L'eau romaine s'apparente à celle du Léthé<sup>14</sup>, « eau d'oubly » (R. CLXXIV) ; elle est redoublée par celle, stagnante et morte de l'étang aux trois cygnes qui se lamentent. Cette image renvoie symboliquement à sa condition d'exilé désenchanté, mais aussi à celle de ses deux compatriotes Panjas et Olivier de Magny venus à Rome et désillusionnés à leur tour :

Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,  
Arrengés flanc à flanc parmy l'herbe nouvelle,  
Bien loing sur un estang trois cygnes lamenter. (R. XVI).

Généralisant différents paradigmes : mutation, voyage, errance, tentation et confrontation, etc., l'imaginaire de l'eau devient le vecteur d'un transfert de sens, relançant le questionnement<sup>15</sup> historique, métaphysique et ontologique du poète : quelle signification donner au monde, au temps, à l'Histoire ? Qui est-il et quel rapport entretenir avec « l'Autre » ?

Au fil de l'eau, ce prisme fictif, Du Bellay fait défiler, de manière allusive et intelligible, l'histoire de la Cité entre grandeur et décadence, mais aussi la sienne, aux prises avec une expérience nouvelle. L'élément aquatique lui permet de raconter et de mimer deux traversées : celle de Rome ballottée entre le flux et le reflux et celle de sa propre existence. Qu'elles remplissent des fonctions mimétiques, élégiaques ou encore moralisatrices, les métaphores de l'eau étonnent par leur abondance, leur éloquence et leur suggestivité. Cristallisant les réflexions du poète quant aux mutations du monde et de soi et structurant l'imaginaire onirique, ésotérique, en somme poétique de l'œuvre, elles invitent, en permanence, le lecteur à en déchiffrer l'énigme constitutive.

## Références bibliographiques

BACHELARD, Gaston (1942). *L'eau et les rêves – Essai sur l'imagination de la matière*. Paris : J. Corti.

CLOSSON, Marianne (2000). *L'imaginaire démoniaque en France (1550-1650) : genèse de la littérature fantastique*. Genève : Droz.

DEGUY, Michel (1973). *Tombeau de Du Bellay*. Paris : Gallimard.

DU BELLAY, Joachim (1993). *Œuvres poétiques*, II. Aris, Daniel et Joukovsky, Françoise. Paris : Garnier.

<sup>14</sup> « Tu bois le long oubly de tes travaux passez », *Les Regrets*, XVII.

<sup>15</sup> « Rome, à chaque fois, rôle dans des zones où mon être se pose comme problème et où s'élève la question : suis-je ? (Socialement, nationalement, ontologiquement). », Arnaud Tripet, (2006 : 149).



- FORD, Philippe (2001). « Du Bellay et les mythes homériques ». Argod-Dutard, Françoise. Dans : *Histoire et littérature au siècle de Montaigne*. Mélanges offerts à Claude-Gilbert Dubois. Genève : Droz. 327-338.
- MICHELET, Jules (1983). *La mer*. Paris : Gallimard.
- RICOEUR, Paul (1975). *La métaphore vive*. Paris : Seuil.
- ROBIN, Régine (1993). *Le deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes.
- TRIPET, Arnaud (2006). *Écrivez-moi de Rome. Le mythe romain au fil du temps*. Paris : Honoré Champion.